

L'opéra des pauvres
Réponse à Raymond Cloutier (*Spirale* n^o 195)

Louis-Dominique Lavigne

Numéro 196, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavigne, L.-D. (2004). L'opéra des pauvres : réponse à Raymond Cloutier (*Spirale* n^o 195). *Spirale*, (196), 5-5.

RÉPONSES À RAYMOND CLOUTIER (Spirale n° 195)

LA GRANDE SATISFACTION
DES ARTISTES

IL Y A de ces matins... qui sont des lendemains de budget provincial. J'avale un café et je lis dans *Le Devoir* : « Des jours sombres s'annoncent pour Télé-Québec », « Les musées se disent déçus du budget » et... « Grande satisfaction des artistes et des grands organismes ». Le café ne passe pas. J'ai envie de crier! De hurler! De monter aux barricades! Quoi? Comment? Il y a de grands satisfaits? Mais vous êtes pas tannés de mourir, bande de caves! Je jette le journal au recyclage.

« Un petit néon rose avec ça? », me propose Raymond Cloutier dans la dernière livraison de *Spirale*. Rose... Je lis. Contrairement à ses collègues, le comédien ne semble pas être un grand satisfait. D'une plume ironique, il fustige la manière néo-libérale d'entrevoir la culture. Ce mot a-t-il encore un sens, en l'an « un » du gouvernement Charest? Pour les artistes grandement satisfaits, j'en doute. Pour Jonathan, quatrième année, qui m'a grandement aidé, il y a quelque temps, à en comprendre le sens, peut-être...

L'école de Jonathan est au cœur de ce qu'on appelle une poche de pauvreté. En fait, statistiquement parlant, c'est l'école la plus pauvre du Canada (eh oui! Montréal détient ce record). La direction de l'établissement m'engage afin d'écrire et de mettre en scène une œuvre festive qui traite à la fois des sans-abri et de la dernière journée d'école... La représentation aura lieu devant quatre cents spectateurs (les élèves, les parents, Monsieur le Commissaire, etc.), dans l'immense salle d'une Maison de la culture.

Jonathan, l'école, il s'en fout un peu. Il est vif, brillant, intelligent, mais l'école, à quoi ça sert? Dans sa famille, personne n'y a été ou à peu près. Alors... Il est bon dernier. Conséquemment, il a une image très négative de lui-même. Une image dont on peut voir les marques, certains jours, sur son visage et ses bras. L'idée de faire un spectacle sur la dernière journée d'école est collective. Celle d'y joindre le thème des sans-abri est de Jonathan. Il n'a pas levé la main comme les autres, pour l'exprimer, cette idée. Il s'est mis debout et il a raconté. Chez lui, il y a un balcon. Et sous le balcon, parfois, un homme vient se réfugier, la nuit. Jonathan le sait qui l'entend ronfler de sa chambre. Entre l'inconnu et l'enfant, un lien s'établit. À coups de sandwiches au beurre de peanuts. De bières chipées aux plus vieux. À coup de... Jonathan perd ses mots. Comment dire? Cet homme... Son père? Tous les espoirs sont permis, lorsqu'on refait pour la deuxième fois sa quatrième année...

Le spectacle va se monter. Tous les élèves vont y mettre ce qu'ils ont et même ce qu'ils n'ont pas. Le meilleur d'entre eux : Jonathan. Il est fantastique dans le rôle de... son père. À chaque répétition, il réinvente l'histoire. À chaque répétition, un silence d'une intensité inouïe accueille le récit du jeune comédien. À travers lui, une classe de quatrième année retrouve la source du théâtre. Il y a quelque chose de sacré dans ce que fait et dit Jonathan.

Quelque chose qui sera exclu de la représentation. Quand on a une image négative de soi, on ac-

cepte difficilement le succès. La veille de la première, Jonathan bousille tout et disparaît. Au pied levé, un autre reprend son récit. Mais la magie n'y est plus. Le sacré a foutu le camp. Ne reste que la singerie apprise. Elle est confortable et sécuritaire. Elle soulage ceux qui avaient peur de Jonathan. Peur du fait qu'on ne contrôle pas un tel enfant. Peur du fait que sur scène, devant toute l'école, et les parents, et Monsieur le Commissaire, il aurait pu faire éclater la beauté au-delà des limites permises. Elle va éclater la beauté, mais d'une manière que nul n'avait prévue. Après le spectacle, pendant les applaudissements, un élève ne salue pas. Il lève les bras et fait taire la salle. C'est qu'il a vu, à la dernière rangée, Jonathan, le grand insatisfait. Et il a le génie de demander au public de l'applaudir. Car sans lui, rien n'aurait été possible.

Quatre cents personnes saluent Jonathan. Lui renvoie une image positive. Depuis, il écrit. Je le sais parce que je l'ai croisé au parc. Il a partagé avec moi son sandwich au beurre de peanuts et, entre deux bouchées, m'a lu un fragment de son œuvre.

Des Jonathan, je n'aurai plus l'occasion d'en voir. Les néo-libéraux ont balayé du revers de la main le maigre programme qui permettait à des gens comme moi de rencontrer les enfants qui, dans les quartiers populaires, abritent sous les balcons ce qui leur reste de rêve.

Je n'aurai plus l'occasion d'en voir, jamais. La liste des grands satisfaits est trop prestigieuse : l'Association nationale des éditeurs de livres, le Conseil des arts et des lettres du Québec, la Société de développement des entreprises culturelles, l'Union des artistes et... le Mouvement des Arts et des Lettres (qui n'a plus MAL nulle part!). Fichu matin...

Gilbert Dupuis

L'OPÉRA DES PAUVRES

RAYMOND Cloutier a raison d'affirmer qu'il revient à l'État de gérer le soutien financier des arts, en puisant dans les impôts des contribuables. Mais voilà, sur le terrain, les budgets ne débloquent pas. La vague néo-libérale en matière de culture a déjà commencé depuis longtemps, bien avant la prise de pouvoir du parti qui la représente.

Les artistes cognent parfois aux portes du privé afin de combler leur manque à gagner. Ils n'ont pas le choix. L'artiste, et ses outils de production, sont dans la misère noire. Les récentes manifestations du mouvement pour les arts et les lettres (MAL) sont là pour en témoigner.

Les principaux exemples de misère culturelle que donne Raymond Cloutier sont ceux de bâtiments promis non construits. Il n'est pas le seul à aborder la culture en ces termes. J'entendais récemment, à la chaîne culturelle de Radio-Canada, un chanteur de prestige exprimer sa crainte que les fonds du Conseil des arts et des lettres soient coupés. Il déplorait que les dossiers de la Cinéma-thèque, du Conservatoire, de la Grande Bibliothèque, de la salle de concert de l'OSM soient honteusement négligés. C'était avant le dépôt du budget. Ses inquiétudes étaient justifiées. Mais de l'artiste pigiste, le vrai pauvre, il ne parlait pas.

Depuis plus de dix ans, les seuls encouragements tangibles à la culture auront été coulés dans le ciment de magnifiques lieux fraîchement rénovés. De l'ancien cinéma porno à l'usine désaffectée. De la caserne de pompiers à la salle de cégep. Tant mieux pour les équipements, tant pis pour les interprètes qui évolueront sur ces nouvelles pistes de jeu, flamboyantes mais chimériques.

Tant qu'on mettra tous les œufs dans le même panier, les politiques culturelles de l'État continueront de s'accommoder de leurs confusions. Nous aurons de somptueux palais vides. Parce que plus personne ne sera intéressé par cette carrière maudite de minables petits artistes mal payés. Les priorités doivent être remises à leur juste place. Tout doit être bonifié, c'est vrai. Mais il n'en demeure pas moins que la réforme la plus urgente se situe au cœur même de la culture, c'est-à-dire du côté de celui qui la travaille, de l'intérieur, au jour le jour, souvent dans l'ombre de petits ateliers, dans des conditions qu'aucun ouvrier normal n'accepterait. Sans congé de maladie, sans régime de retraite, sans vacances, sans toutes ces conditions durement négociées par les syndicats pour que le travailleur soit enfin reconnu à sa juste valeur.

Nous en sommes rendus là. Confrontés à ce triste dilemme. Le béton ou la survie. J'ai déjà assisté à une première dans un théâtre fraîchement rénové à coups de millions où cinquante pour cent des artistes présents vivaient sous le seuil de la pauvreté.

Les jeunes sont bloqués par leurs aînés. Les créateurs sont encore plus miséreux qu'avant. Ils vivent parfois des moments de rêve lors de premières dans ces nouveaux luxueux châteaux de la culture. À l'entracte, ils font pipi dans des toilettes de prince. Le soir ils rentrent chez eux dans leur minable appartement, le cœur encore triste parce que leur demande de subvention vient d'être refusée, non qu'elle ne soit pas valable, mais parce qu'il n'y a pas d'argent. C'est « l'opéra des pauvres », pour reprendre le titre d'un des spectacles du groupe mythique de Raymond Cloutier. C'est le grand cirque ordinaire des pigistes de l'art. Nos intermittents.

Une société pourra être fière de son dynamisme culturel le jour où les artisans pourront vivre dignement de leur métier, au même titre qu'un professeur, un jardinier, un ingénieur ou un médecin. Parce que du côté de l'âme des peuples, l'artiste occupe au moins ces quatre fonctions en même temps. C'est à l'État, si sensible aux questions d'identité, de traiter ses artistes à cette hauteur spirituelle qui leur revient. Sinon, ces derniers devront eux aussi descendre dans la rue, non pas pour une petite manifestation symbolique avec foulard rouge, mais de manière tout aussi forte que les Français, qui sont allés jusqu'à sacrifier leur célèbre festival d'Avignon l'été dernier. L'art est avant tout un service public, disait Jean Vilar en parlant du théâtre. L'artiste comme les autres travailleurs en est peut-être arrivé au point de faire grève pour qu'on l'écoute.

Peut-être que je rêve tout haut? En ces temps où *Loft Story* écrase l'œuvre d'Homère un dimanche soir à la télévision, peut-être que ça n'en vaut pas la peine? Peut-être est-il déjà trop tard?

Louis-Dominique Lavigne